

« J'écris pour apprendre à vivre »

Entretien avec Fatou Diome

Québec, 18 avril 2008

Mbaye Diouf

Introduction

Cet entretien avec Fatou Diome a eu lieu à l'occasion du Salon du livre de Québec, organisé du 16 au 20 avril 2008 par la Ville de Québec dans le cadre de son 400^e anniversaire. Native de Niodior, une des « îles du Saloum » éparpillées le long de la Petite Côte du Sénégal, Fatou Diome est recueillie dès son plus jeune âge par sa grand-mère qui l'éduque selon les lois et les coutumes de la communauté sérère. Elle quitte son village natal à 13 ans pour poursuivre ses études secondaires dans différentes villes de la région de Thiès, puis rejoint la capitale, Dakar, où elle entame des études universitaires au début des années 90. C'est à l'Université de Dakar qu'elle rencontre son futur mari, un Français originaire d'Alsace, avec qui elle s'installe en France en 1994, devenue depuis, lieu d'écriture, de publication et de vie. En retrouvant Fatou Diome à Québec, nous avons aussitôt reconnu la conférencière acerbe rencontrée quelques années plus tôt au Sénégal, qui fustigeait la dégradation des conditions de vie de ses concitoyennes et des couches sociales fragiles, et dénonçait la compromission des dirigeants politiques et le charlatanisme religieux, mais qui accusait aussi les échecs de la coopération internationale et signalait les drames de l'immigration et du racisme. Le discours n'a pas changé, comme en témoignent les déclarations de l'auteure dans cet entretien ; il semble même se prolonger, sous de multiples formes et artifices, dans ses écrits littéraires. L'œuvre, encore jeune, de Diome est, en effet, puissamment ancrée dans une actualité sociale, politique et internationale qui interpelle continuellement la dignité humaine et les rapports identitaires, et se nourrit doublement d'une trajectoire sociale personnelle difficile et d'une nouvelle identité « franco-sénégalaise » désormais assumée et cultivée. Composée d'un recueil de nouvelles et de trois romans, les textes de Diome témoignent

aussi, et surtout, d'un rapport particulier à la création et au langage littéraires, à la fois audacieux, ludique et critique.

Mbaye Diouf: Bonjour Fatou Diome et merci d'avoir accepté de m'accorder cet entretien. Je ne sais pas si vous préférez être saluée par *salamaleikum*, *bonjour*, *na nga def*, *mbaddah*, *na fio*¹...

Fatou Diome: *Na fio*...

***Na fio book*². Je vais rentrer tout de suite dans le vif du sujet. Il y a dans vos textes des traces de votre propre expérience. Est-ce qu'il y a là un souvenir, un événement, quelque chose qui hante en permanence l'œuvre ?**

Alors moi je n'aime pas fondamentalement l'autobiographie. Je pense qu'aucune vie n'est si intéressante pour faire un roman en entier. Je dis toujours que je ne fais pas d'autobiographie. Je prends juste quelques petits morceaux de vécu, d'expériences que j'insère dans le livre pour le côté exemple, pour renforcer une intrigue, et après, l'histoire se tisse autour pour s'ouvrir aux autres.

On sent pourtant que l'enfance est constamment présente, non ?

Mais je pense que l'enfance reste en nous toute notre vie. Je ne pense pas d'ailleurs que ce soit la dernière fois que j'en parle. C'est quelque chose qui reviendra tout le temps, et souvent dans mes textes, parce que l'envie d'écrire m'est venue à treize ans et c'est cette petite fille en moi qui a toujours envie d'écrire, d'essayer de comprendre le monde, la vie, la société. J'espère garder ce regard d'enfant.

Je parle d'enfance, mais je pense aussi à l'adolescence, à l'âge adulte jusqu'au voyage en France. Par exemple, en observant le parcours de

¹ Salutations en langues sénégalaises, respectivement en wolof, pular et sérère, et signifiant, selon les contextes, « bonjour », « comment allez vous ? » ou « comment ça va ? ».

² « Eh bien Bonjour », en sérère.

certains des personnages, le parcours scolaire ou universitaire, il ressemble beaucoup au vôtre.

Ah oui, c'est absolument le mien. Les personnages qui vont à l'école, qui quittent le village, la petite dans *La mendicante*, l'écolière à Foundiougne, la petite Salie dans *Le ventre de l'Atlantique*, l'étudiante de *La préférence nationale*. Oui, c'est absolument moi. Mais je pense que c'est un peu le problème de chaque jeune auteur. On a envie d'écrire ce qui nous tient à cœur avant de mourir [Rires]. Donc on commence par les petites choses qui nous ont tourmenté et ont causé l'envie d'écrire justement.

Étant d'origine africaine, est-ce que l'école constitue une étape fondamentale de votre parcours ?

Vous savez, je fais beaucoup de rencontres dans les lycées en Europe, aux États-Unis. Ce qui me frappe c'est à quel point les jeunes là-bas peuvent être désinvoltes vis-à-vis de l'école, parce que cela va de soi, parce que c'est facile, c'est tellement naturel dans leur parcours et d'une évidence ! Pour nous autres Africains, l'école est l'issue de secours. Celui qui veut changer sa vie au Sénégal rêve d'être fonctionnaire parce qu'il n'a pas assez de moyens pour se lancer dans le monde des affaires, faire du business, tout ce qui, dans les pays du Nord, peut remplacer l'État. On n'est pas assez riche pour cela, et devenir fonctionnaire c'est un peu le nec plus ultra du succès en Afrique. Comme beaucoup de jeunes, moi aussi j'ai rêvé de terminer mes études, d'avoir le bac, de devenir professeur de français et de changer ma vie.

Et elle a bien changé !

Elle a bien changé mais pas comme je l'imaginais...

Comment ça ?

Parce que j'ai toujours pensé écrire. À treize ans, je pensais que j'écrirais toute ma vie, mais je ne pensais pas que j'en vivrais et que ce serait mon métier, que cela m'amènerait partout dans le monde, que je visiterais des dizaines de pays dans l'année. Je rêvais d'être professeur de français ou

journaliste. Dans mon livre, je raconte comment je rêvais d'être comme Sokhna Dieng³, de présenter le journal et de parler bien le français. Je ne sais toujours pas si j'y arrive. L'écriture est devenue la chose qui me fait vivre, mais pour moi ce n'est pas un métier, c'est une passion.

On a coutume de rattacher les écrivains à des influences, volontaires ou involontaires, à des devanciers qui ont ouvert la voie. Est-ce qu'on peut en dire de même pour vous ?

Oui, parce que je suis encore étudiante en littérature et j'ai encore ma thèse en cours, et comme toute étudiante en littérature, j'ai lu énormément d'auteurs. La littérature, c'était ma drogue. J'ai lu encore plus que ce qu'on me demandait d'étudier en classe. C'était ma vie et tous ces auteurs sont des éducateurs qui nous montrent le chemin. Je veux dire lire Césaire, lire Senghor, c'est découvrir qui on est en tant que Noir. Lire Marguerite Yourcenar, c'est apprendre une maîtrise absolue de la stylistique française. Lire Victor Hugo et *Les misérables*, c'est comprendre qu'il y a toujours des personnes qui se sont intéressées aux gens qui souffrent dans la société, et ainsi de suite. Il y a toujours eu des éducateurs, des éclaireurs, voilà. J'adore l'ironie caustique de Voltaire et l'imagination des autres auteurs, c'est très formateur. Ils n'étaient pas en classe avec mon professeur de français, mais, par leurs livres, ils m'ont tracé une voie.

Vous parliez de l'ironie caustique de Voltaire, on peut aussi parler d'une ironie bien *sérère* de Fatou Diome. Comment la définir ?

Au Sénégal, *di gaaruwaalé jigul borom sagar*⁴. Donc *gaaruwaalé dagnou ko fekk Senegaal*⁵. L'ironie caustique, c'est cela au fond, *ndàqum ganaar waxaalési saay soxla*⁶. Elle existe dans toutes les cultures, c'est un peu comme une pince sans rire, on passe par l'humour pour régler des comptes et au lieu d'insulter les gens, les faire rire pour attirer leur attention sur des choses absolument ridicules et la bêtise humaine. Il vaut mieux en sourire et

³ Ancienne présentatrice vedette du journal télévisé de la Radiotélévision sénégalaise dans les années 70 et 80.

⁴ En wolof : « Une personne en haillons ne doit pas se moquer d'autrui ».

⁵ En wolof : « Ironiser est une pratique courante au Sénégal ».

⁶ En wolof : « Chasser une poule est l'occasion de régler ses comptes avec autrui ».

réfléchir pour changer les choses car la colère ne change rien. En plus, l'ironie se prête tellement bien au jeu littéraire. Écrire une page drôle demande quand même beaucoup plus d'intelligence qu'écrire une page pour insulter les gens !

Ce langage est-il toujours bien perçu, bien décodé, par exemple, par un public moins averti ? N'y a-t-il pas de risque à voir le message... biaisé ?

Vous savez, dans les journaux, quand on voit un dessin, une caricature, on n'oublie jamais le personnage caricaturé, on sait toujours de qui on parle, on sait quelle idée on souligne. Une Noire qui écrit un livre qui s'appelle *La préférence nationale*, cela suscite de l'intérêt, car la « préférence nationale » est un slogan de Le Pen et du Front National, donc de l'extrême droite xénophobe française. C'est un clin d'œil ironique qu'une Africaine fraîchement immigrée fasse de ce slogan le titre d'un recueil de nouvelles rempli d'histoires drôles. C'est vraiment une critique. Je ne deviendrai jamais raciste, je ne vais pas me mordre la chaire moi-même. J'ai écrit *La préférence nationale* pour provoquer un choc dans les esprits. Les gens ne s'attendent pas à ce genre de provocation et c'est aussi cela l'ironie : mettre deux choses qui ne vont pas ensemble au départ. Une immigrée noire qui s'approprie un slogan raciste « de Blancs » pour faire des nouvelles marque un décalage critique, c'est un détournement d'idéologie pour montrer le côté ridicule là-dedans.

Vous prenez donc position à travers vos textes, même si c'est par le rire ou le sourire. Il existe dans la littérature africaine une autre forme d'engagement, je dirais moins subtile et plus véhémence, avant et après les indépendances, sur des questions politiques ou sociales. En tant qu'écrivaine, est-ce que vous avez une position là-dessus ?

Le fait que je sois une femme, c'est un hasard de l'histoire, que je sois noire est un hasard génétique. Ce sont des composantes de ce qui me fait réfléchir et écrire mais ne constitue pas l'essentiel. Je trouve prétentieux pour un auteur de dire « je suis porte parole de... » et ensuite bomber le torse. On n'est même pas élu député pour « porter la parole de quelqu'un », c'est à savoir si les gens dont on parle sont d'accord. Je ne peux pas me proclamer « porte parole de... ». Par contre, je sais que, comme une éponge, je suis

imbibée de la société qui m'entoure. Quand j'écris, je souligne aussi les problèmes que je vois, je parle de ce qui me touche. Mes lecteurs, que ce soit en Afrique, en Europe où ailleurs qui se reconnaissent vraiment dans mes livres m'écrivent des lettres en disant : « Ah ! Tu as parlé pour nous, tu es vraiment une porte-parole ! » Je suis à chaque fois surprise et amusée, mais je me sens en même temps honorée et ravie de pouvoir prêter ma voix à cette attente. Je suis ravie de cette rencontre complètement fortuite, de me rendre compte qu'il y a une pensée qui nous réunit, que je partage avec eux, que moi aussi j'ai les mêmes révoltes, les mêmes colères et donc là je me sens vraiment honorée. Mais pour moi, « porte-parole » est un titre que seuls les lecteurs peuvent vous donner.

Cette question du rôle de l'écrivain se pose d'autant plus que, de nos jours, certaines questions comme le racisme, la justice sociale, l'immigration et même le féminisme, reviennent avec force. D'une certaine manière, elles sont également très présentes dans vos textes...

Je dis souvent que je suis une féministe modérée. Cela veut dire que je n'ai pas envie qu'on maltraite les femmes mais je n'ai pas envie non plus qu'on maltraite les hommes. Si je peux secourir un homme qui crie à l'injustice, je le ferai. Être féministe, pour moi, c'est avant tout être pour les droits de l'être humain, qu'il soit homme ou femme. Maintenant, il se trouve qu'en Afrique, bien souvent, les femmes sont victimes de certaines situations et de la toute-puissance des hommes. Leur position les oblige donc à râler, à faire entendre leur voix pour se faire respecter sur certains sujets et pour acquérir encore plus de droits car ce sont les hommes qui détiennent le pouvoir. Cette situation nous condamne à continuer à pousser ce cri. Finalement, si on est écrivain africain et femme, les multiples injustices vous obligent à parler de la condition des femmes chez nous, qu'on le veuille ou non, même si on ne veut pas porter l'étendard féministe. Donc voilà, c'est une situation de fait. J'ai vécu moi-même des injustices là-bas qui m'ont révoltée et j'en parle. Si d'autres femmes se reconnaissent dans mon discours et me désignent « féministe », alors oui, dans ce cas, je le suis. Je trouve même que c'est important de l'être pour dire que nos droits ne sont pas encore acquis et qu'il faut encore se battre pour qu'ils le soient.

C'est une question qui revient en effet régulièrement dans vos livres et dans vos interviews. Mais en rapport avec votre propre vécu, votre parcours, est-ce qu'écrire, pour vous, apparaît parfois comme un geste de folie ?

[Rires]. J'écris dans une liberté absolue et évidemment il y a de la folie dans la liberté parce qu'elle a un prix et un côté dangereux aussi. La liberté, c'est pouvoir aussi s'arracher de tout ce qu'on connaît pour oser l'expérience de la découverte et je dirai qu'elle a en quelque sorte fabriqué ma vie. Tout ce que j'ai pu apprendre, je l'ai appris comme ça, en partant. Mais cette liberté-là est aussi une solitude. Quand on quitte tous ses repères, on se sent forcément seul. Je dis souvent que lorsqu'on arrive en Europe, on « expérimente » les Occidentaux, on les regarde, on sait qui ils sont parce qu'on a, pendant longtemps, étudié leur histoire, leur littérature, leur société, mais eux nous regardent et ne savent pas qui nous sommes. C'est un terrible face-à-face, un grave choc psychologique d'être au milieu de gens qui ne savent pas qui vous êtes et ne cherchent pas vraiment à le savoir. C'est l'expérience fondamentale de l'étranger, de l'immigré africain et il faut de l'humilité pour rester debout. On a beau être *Guelwaar*⁷, ou je ne sais qui au pays, quand on arrive en Europe ou en Amérique, on devient « l'Autre » ou pire, on est « rien ». Je dis quelque part, dans *Le Ventre de l'Atlantique*, que partir, c'est avoir tous les courages pour aller naître de soi-même. Naître de soi me semble la plus légitime des naissances parce que vous êtes aux yeux des autres ce que vous avez décidé d'être et c'est là où vous vous rendez compte si vous faites bon usage de votre liberté ou pas. Je pense qu'une fois cette liberté acquise, on doit aussi la partager avec les autres.

Pour vous, écrire n'est pas juste un acte de conservation pour combler un éloignement, ce n'est pas un refuge dans le passé, mais davantage une quête. Si c'est le cas, il s'agirait de quel genre de quête ?

C'est une quête oui, mais je dirais davantage la quête d'un chemin. Une fois, le magazine *Amina* m'avait posé la question : « pourquoi tu écris ? » J'étais à l'époque inconnue, mais ma réponse paraîtrait sans doute aujourd'hui

⁷ En wolof: Une personne de descendance noble. Surnom du célèbre personnage du film *Guelwaar* (1991) de Ousmane Sembène.

comme un joli mot d'écrivain. Je répondais ceci : « j'écris pour apprendre à vivre ». Mais attention, rien à voir avec le livre de Luc Ferry ! [Rires] S'il y a quelqu'un qui a pompé, c'est lui ! L'interview avec *Amina* s'est déroulée en 2003 alors que son livre est sorti en 2006. Bref, je disais que j'écris pour apprendre à vivre parce que petite, je ne comprenais pas trop le monde des adultes. Plein de choses se passaient autour de moi, je n'étais pas forcément d'accord, mais je n'y pouvais rien. Je ne comprenais pas tout et quand j'écrivais, j'avais l'impression de déblayer un terrain. Donc si écrire est une folie, c'est vraiment une folie salutaire pour moi, une folie qui me permet d'accepter les autres folies du monde. Une folie dans laquelle je peux contrôler un peu la perte de soi et aller jusqu'au bout de soi-même pour analyser les choses et peut-être les accepter ou trouver une solution pour les contourner par exemple.

La folie comporte un décalage, un risque inconscient ou une douleur peut-être. Elle équivaut à quelle épreuve pour vous ?

C'est une épreuve, c'est vrai, parce que même si l'acte d'écrire en lui-même est un vrai plaisir, parfois on écrit des choses qu'on aimerait pouvoir ignorer ! Il m'arrive d'écrire des choses très très douloureuses, des sujets tristes, à mourir.

Jusqu'à en pleurer ?

Mais oui, jusqu'à en pleurer ! Quand on écrit, au bout d'un moment on finit par oublier que ces personnages ont déjà crié...

Je discutais hier avec Yasmina Khadra qui me disait que son dernier livre l'a fait pleurer trois fois !

Mais oui, eh bien moi je vous donne un scoop. Dans *Le Ventre de l'Atlantique*, j'avais tué le vieux pêcheur et j'ai pleuré pendant trois jours ! J'ai dit à mon premier lecteur que j'ai tué le vieux pêcheur parce qu'il me paraissait mauvais en faisant chavirer sa barque au milieu de l'Atlantique et des dauphins. Je n'arrêtais pas de le plaindre par la suite, j'en étais presque malheureuse et mon interlocuteur a fini par me dire : « mais c'est toi qui l'a tué, tu peux le faire revivre ! » C'est alors que je me suis dit : ben c'est ça !

Un écrivain est aussi capable d'être comme le bon Dieu : on peut à la fois tuer et ressusciter. Il m'a suffi d'une seule phrase, celle où Madické confirme que le vieux pêcheur passe à la boutique de temps en temps pour se servir gratos, ce qui sous-entend qu'il est encore en vie. Voilà. Vous voyez, si le lecteur sourit, c'est que j'ai aussi vraiment rigolé en écrivant et s'il pleure, j'ai moi-même certainement ressenti la même intensité.

Sur un autre plan, il est de plus en plus question du statut des écrivains francophones, africains en particulier, vivant en France et du rapport de leur littérature avec le champ français ou avec leur pays d'origine. Où et comment vous situez-vous aujourd'hui ?

Je n'ai pas de problème de situation de ce genre et je pense que ces questions relèvent plus de la critique littéraire. Un auteur qui se veut libre d'écrire ne doit même pas penser à ces choses. Personnellement, je caricature un peu, mais je pense qu'il y a deux types de littératures : la bonne et la mauvaise. La bonne, c'est quand vous êtes Beckett, on vous lit en France et on oublie que vous êtes anglophone, c'est quand vous êtes Ibsen et que vos pièces de théâtre sont jouées à Strasbourg et on pense que vous êtes de la ville alors que vous venez d'un pays lointain de neige ; c'est par exemple quand les petits Français étudient Senghor comme un des leurs, voilà. Je pense que les questions de géopolitique ou de géographie littéraire sont une affaire de critique littéraire et qu'un auteur doit justement s'en moquer pour écrire. Les Japonais qui me lisent se foutent de savoir si je suis francophone ou arabophone, si je suis noir ou une femme, ou si j'ai un œil au milieu du front. Ce qui compte, c'est le partage humain, c'est le vrai lien.

Vous sentez-vous concernée par la question de la « littérature-monde en français » posée récemment par un groupe d'écrivains francophones qui récusent l'enfermement dans des catégories nationales et appellent à une plus grande ouverture de l'institution littéraire française ? Est-ce qu'on retombe une fois de plus dans des considérations hors littérature, comme vous le mentionniez, ou est-ce une autre façon de questionner, de resituer l'identité ?

Je pense qu'il faut que les auteurs africains règlent aussi leurs problèmes. Moi je n'ai pas l'intention de passer ma vie à me situer uniquement par

rapport à ce que l'Occident pense de moi ou à la colonisation. Vous savez, ils disent les « littératures francophones », mais c'est très hypocrite. En France, vous êtes en « littératures francophones » parce que personne ne sait ce que vous écrivez [Rires]. Mais dès que vous faites un carton, vous êtes en tête des ventes, on vous change de rayon. Mes livres sont vendus en « littérature française générale », en « littérature africaine francophone » et dans des librairies en Alsace, je les trouve même en « littérature alsacienne ». Les étiquettes, c'est pour les ventes et pour occuper l'espace. Dès qu'on commence à être un peu plus connu, on vous conduit en « littérature française ».

Quant à la « littérature-monde », elle existe en réalité depuis très longtemps. Plus jeune, je lisais Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, sans savoir d'où venait cet auteur. Je pensais qu'un nom comme Yourcenar désignait un Africain, ensuite je me suis dit qu'il était français et pourtant non ! C'est une écrivaine d'origine belge. C'est ce que l'auteur raconte qui nous relie. Son continent, sa couleur de peau, son sexe, cela n'a aucune importance pour un vrai amoureux de la littérature. J'ai lu *Shanghai baby*, écrit par une lointaine Chinoise. J'ai découvert quelque chose de tellement jeune, de tellement proche de certains livres que j'ai lus récemment en France, n'eût été son nom, je penserais à une Française qui séjourne là-bas. Récemment, dans une ville Allemande, des lecteurs du *Ventre de l'Atlantique* me disaient qu'ils n'avaient pas l'impression que j'étais en Afrique. Je leur ai répondu non, parce qu'un roman est un grand mélange et les voyages nourrissent aussi l'œuvre.

Je voudrais aussi vraiment ajouter autre chose : tant que les Africains écrivent en essayant tout le temps de régler des comptes avec un coupable... définitif, la cible unique, le colon, le colon, le colon, c'est eux-mêmes qui se mettent en retard et se rangent dans la périphérie. À un moment donné, il faut varier les thèmes car répéter les mêmes thèmes *ad vitam aeternam* ressemble à un manque d'imagination, c'est tout. Il faut oser parler d'autre chose et montrer un talent créatif, une esthétique, une poésie, quelque chose qui donnera à nos textes une qualité égale aux œuvres reconnues au plan international. Il faut arrêter de faire du statut d'Africain, le simple critère de définition de tout ce que nous créons. Mon africanité est une composante de mon humanité, elle n'est pas la seule. Le fait d'être noire ne me définit pas en totalité. Le fait d'être une femme ne me définit pas non plus en totalité parce que si vous enlevez la Française immigrée et ce qu'elle a étudié, ce

n'est plus la même Fatou ; et si vous enlevez la Sénégalaise, il n'y a pas de Fatou non plus. Donc, il faut vivre ce mélange et l'accepter.

Abordons à présent, si vous le voulez bien, la question des langues nationales dans les littératures francophones. Comment l'envisagez-vous dans votre écriture ?

Nous devons absolument défendre nos langues nationales parce qu'elles portent tout un imaginaire. J'ai été élevée par une grand-mère qui me parlait en sérère et j'ai retenu tellement de choses qui m'aident aujourd'hui encore, des mots, des expressions en sérère intraduisibles en français et qu'il est important pour moi de conserver. Il faut enseigner ces langues déjà dès l'école primaire sinon après, leur maîtrise écrite devient difficile. On me demande souvent si un jour, je vais écrire en sérère. Je réponds non parce que je peux écrire une chanson en sérère mais pas tout un roman vraiment littéraire ou philosophique. Par exemple, je ne sais pas comment on dit « épistémologie » en sérère ou « métempsychose ». Ce n'est pas parce qu'ils n'existent pas, mais personne ne s'est donné la peine de me les apprendre, et il serait intéressant à les apprendre. D'un autre côté, il faut aussi dire aux jeunes de notre pays : ne vivez pas l'écriture en français comme une espèce d'oppression, c'est une fausse impression qui va en contresens de l'histoire. L'histoire qui nous a amené le français a été violente, ok c'est vrai, mais maintenant il faut chercher autre chose. C'est important de connaître cette histoire, pour qu'elle ne se reproduise plus, mais après, il faut nous réapproprier le français, profiter de tous ses avantages, et le français nous ouvre quand même une porte sur le monde. Au jour d'aujourd'hui, il n'y a aucune langue africaine qui permettrait à un auteur de vendre 300 000 exemplaires dans le monde ou d'être traduit en 20 langues. Cela n'existe pas. Donc s'il y a des gens qui demandent d'arrêter l'emploi du français, d'écrire dans nos langues locales, il faut juste rétorquer que ces mêmes personnes utilisent le français pour faire passer leur message [Rires].

Malgré tout, une littérature en langue nationale se développe de plus en plus en Afrique pour un lectorat évidemment réduit. Sur un autre sujet, vous variez de plus en plus vos activités professionnelles et littéraires. Est-ce que vous visez un lectorat plus spécifique ou au contraire un public plus diversifié ?

Moi quand j'écris, je me dis : il y a la « folle » qui se met devant l'ordinateur et qui pond un texte, il y a aussi l'universitaire, la doctorante en études littéraires qui a envie d'être au courant des recherches scientifiques. Cette dernière participe à des colloques, donne des conférences, se déplace beaucoup et a besoin de ces activités qui traduisent une forme de passion pour la littérature. Maintenant, quand j'écris, je me dis : j'écris pour tous ceux qui veulent se donner la peine de me comprendre. C'est pareil quand je veux me moquer des Français, je leur dis : le français ne vous appartient pas parce que Victor Hugo a écrit pour tous ceux qui se sont donnés la peine de le comprendre. Et j'en fais partie [Rires]. Ce que j'écris appartient à tous ceux qui cherchent un sens, aux Africains comme à l'Européen parce que je vis en France, je paie mes impôts en France et j'ai une double nationalité. Je ne veux pas laisser ma place vacante, j'occupe la chaise qui me revient en France parce que je me dis que je suis aussi chez moi et je tiens à dire ce que je pense de ma société. Si nous, Africains, voulons rendre crédible notre critique de l'Occident, nous devons aussi être capable de retourner le miroir, pour regarder les choses qui ne vont pas bien chez nous. Du coup, c'est comme si j'analyse en simultanée les deux sociétés et je vois les revers en double, ce sont mes deux cadres spécifiques, l'Europe et l'Afrique.

D'autres auteurs africains, comme Alain Mabanckou, expriment les mêmes préoccupations et varient leurs canaux de communication en animant, par exemple, des discussions ou des blogs sur internet. En faites-vous autant ?

Non, parce que je suis « sauvage » et casanière [Rires]. Je n'ai pas de blog, je ne suis peut-être pas assez moderne...

Vous continuez quand même à animer votre émission à la radio ?

Elle est finie, c'était à la télé. Elle a duré trois ans et n'a pas survécu à la mort du directeur de l'époque qui était un homme de culture, un passionné de littérature et de philosophie. Mais le nouveau directeur, à mon avis, les Marivaux et Voltaire, c'est pas son truc.

J'imagine qu'il y a beaucoup de choses en chantier, comme d'habitude. Quels sont les projets à court et à moyen terme de Fatou Diome ?

J'ai un roman qui sort en septembre en France. Je l'ai intitulé *Inassouvies nos vies* et j'essaie d'examiner de plus près certains drames sociaux en France que les gens n'abordent pas ouvertement. Mon deuxième pays a aussi ses tabous ! En fait, j'ai toujours des projets en avance, j'ai par exemple terminé deux autres romans qui attendent et cela me permet d'écrire en toute liberté, sans pression, sans *deadline*, sans urgence. Je prépare aussi une pièce de théâtre sur la Vénus hottentote, depuis un moment déjà, parce que j'ai profondément envie d'aller en Afrique du Sud par respect pour cette femme. Je ne me vois pas finir toute une pièce de théâtre inspirée de sa vie en restant dans le canapé de mon salon sans aller jusqu'à sa terre. Je ne sais pas quand est-ce que j'aurai l'occasion de le faire, mais ce projet ne sera terminé réellement qu'après une visite en Afrique du Sud.

Est-ce, pour vous, une manière de rendre justice à cette femme ?

Oui, c'est exact. Une des raisons qui m'ont poussée à écrire cette pièce est qu'on parle souvent de cette femme, mais dans les documentaires, les livres d'histoire, les biographies qui lui sont consacrées, elle n'est parlée qu'à la troisième personne, c'est toujours elle, elle, elle. On l'élimine. Même à titre posthume, on parle d'elle en niant sa présence, c'est « elle », on l'éloigne en la chosifiant. Alors j'ai décidé qu'elle allait dire « je » et ce sera son tour de parler, de dire ce qu'elle pensait de tous ces gens qui la regardaient et qui parlaient d'elle. La forme théâtrale est la mieux indiquée pour cet hommage. Je lui rends la parole un peu et je vais essayer de devenir dans ma tête la Vénus hottentote qui débloque [Rires].

Le rythme de vos productions semble quelque peu s'accélérer...

Non, pas vraiment. Je ne voudrais pas me mettre à publier à chaque année. J'ai envie de prendre le temps d'aller chez ma grand-mère, de me promener sur l'île et de faire de la pirogue, j'en ai une. J'aime bien ne pas me sentir « obligée de... ». C'est quand même l'avantage de l'écriture, elle n'est pas un patron et elle donne la liberté de rêver. Kundera disait que pour créer, il faut un état de disponibilité. Au XVIIIe siècle déjà, Friedrich Schiller disait qu'il

faut arriver à l'instinct de jeu, c'est-à-dire à un état où on est suffisamment détendu pour se déconnecter de tout et être vierge dans sa tête pour pouvoir de nouveau capter les choses. Moi j'ai besoin de cet état, tandis qu'en choisissant de publier chaque année, vous êtes pris dans l'urgence de la course. L'écriture doit m'aider à bien vivre, elle ne doit pas me posséder et me transformer en cheval de course.

C'est pour cela que vous allez plus souvent au Sénégal ?

J'y vais au minimum deux fois dans l'année, parfois trois, mais au moins deux fois.

Une pirogue vous y attend de toute manière, mais j'imagine qu'elle est différente des pirogues « nouvelle formule » qui traversent l'Atlantique avec, à leur bord, de jeunes Sénégalais et d'autres Africains qui tentent de regagner l'Espagne, le plus souvent au péril de leurs vies.

J'ai une belle et grande pirogue. Au sujet de ces jeunes, j'aimerais bien qu'au lieu de diriger leurs pirogues vers l'Espagne, ils les prennent pour aller visiter toutes les îles du Saloum et pour découvrir aussi les trésors de la mer. Plus sérieusement, j'aimerais surtout que les gens qui nous dirigent se rendent compte que c'est pathétique et dramatique que les enfants d'un pays, d'un continent soient forcés d'aller vers des gens qui leur disent : on ne veut pas de vous, on ferme nos frontières, ne venez pas, ne venez pas ! Restez chez vous ! Je pense que nos dirigeants doivent enfin agir et assumer leur immense responsabilité et travailler pour donner un espoir, du travail, quelque chose qui puisse fonder un avenir pour les jeunes Africains. Nos gouvernants ne peuvent pas se dérober car il faut impérativement former et aider ces jeunes pour qu'ils ne partent pas dans des situations aussi désespérées, voilà.

Il serait bien indiqué de conclure sur cet appel pressant et cette note d'espoir en espérant qu'ils seront entendus. Dernièrement, Youssou Ndour, Boubacar Boris Diop, Didier Awady et d'autres acteurs culturels lançaient les mêmes alertes. Il faut peut-être penser à de vastes programmes locaux de formation et d'insertion pour ces jeunes, tout en

leur faisant comprendre et accepter le fait qu'ils peuvent aussi réussir et vivre en Afrique.

Voilà, c'est ça. Vous voyez, l'histoire de la boutique dans *Le Ventre de l'Atlantique* était juste un exemple anecdotique. J'ai essayé l'expérience, dans la pratique, avec les miens, la famille, des amis, des gens que je connais. Avec un certain capital, les gens arrivent à développer des petits projets chez eux et sont heureux avec ça parce qu'ils réussissent et veulent compter sur eux-mêmes. Ils retrouvent leur fierté et n'ont plus envie de partir. Il existe une cellule dénommée Génération Afrique, initiée par l'ancien Ministre du développement et de la Francophonie, et qui compte des membres comme Youssou Ndour, Yan Bertrand, Jane Birkin, moi-même et d'autres. L'idée est de faire des propositions au Ministre pour aider les artistes africains qui vivent clandestinement en Europe et qui essaient de vendre leurs peintures, leurs livres, etc. parce qu'ils n'ont pas de débouchés en Afrique. Il faut des documents légaux, des cartes de séjour, des visas à ces gens-là pour qu'ils puissent participer régulièrement aux manifestations artistiques, gagner dignement leur vie et pouvoir retourner chez eux et créer. Beaucoup de cas ont été acceptés. Donc petit à petit, on demande des choses et on avance sur certaines questions. Mais les jeunes qui viennent doivent aussi accepter de retourner. J'ai personnellement demandé de faire une tournée gratuite au Sénégal, cela fait trois ans que j'attends. Je veux aller dire aux gens, aux jeunes surtout, que le billet ou l'argent qu'ils paient à un passeur, en l'investissant en Afrique, ils réussiraient plus facilement qu'en restant en Europe. Voilà.

Ce sera le mot de la fin. Je vous souhaite en tout cas beaucoup de succès dans cette entreprise et vous remercie encore une fois de m'avoir accordé cet entretien.

Merci beaucoup et bon courage à vous !

Livres de Fatou Diome :

2001. La préférence nationale. Nouvelles. Paris : Présence Africaine

2003. Le ventre de l'Atlantique. Roman. Paris : Anne Carrière

2006. Kétala. Roman. Paris : Flammarion

2008. Inassouvies, nos vies. Roman. Paris : Flammarion